
La fenêtre rouge

Gérard Titus-Carmel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1297>

DOI : 10.4000/estampe.1297

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 48-51

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Gérard Titus-Carmel, « La fenêtre rouge », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 231 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1297> ; DOI : 10.4000/estampe.1297

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

La fenêtre rouge

Gérard Titus-Carmel

- 1 C'est un de mes premiers livres, peut-être même le tout premier – il est en tout cas, parmi ceux dont je garde le souvenir, celui qui reste le plus nettement *gravé*, comme on dit, dans ma mémoire. Je me souviens que, grand ouvert (il était de bonnes dimensions, d'un format dit « à l'italienne »), il tenait presque la longueur de la petite table près de la cuisine où je ne me lassais pas de m'abîmer dans les images qui accompagnaient cette bien tempétueuse histoire. J'étais alors très jeune, j'apprenais à lire et me répétais le titre jusqu'à m'en étourdir : *Monsieur le Vent et Madame la Pluie*. Il s'agissait d'un ouvrage de Paul de Musset ; j'appris plus tard que celui-ci était le frère aîné d'Alfred, et qu'il était lui-même l'auteur de quelques livres (dont une biographie défendant la mémoire de son cadet), comprenant des récits de voyages, des comédies et des romans historiques – mais aussi d'un conte, celui-là, justement, destiné aux enfants, qui parut l'année même de sa mort, en 1880.
- 2 On me raconta certainement l'histoire, que je trouvais épuisante et, je ne sais trop pourquoi, totalement désolante malgré son inévitable fin heureuse. Mais il y avait les illustrations ; et plus que les tribulations du pauvre meunier et des sortilèges du petit tonneau magique que lui offrit Monsieur le Vent, je fus tout de suite fasciné, c'est le mot, par les dessins (plutôt bien reproduits, autant qu'on puisse en juger, dans cette édition de 1948, c'est-à-dire parue si peu de temps après la guerre...), dus à un certain André Dauchez dont aujourd'hui encore j'ignore tout, mais dont plusieurs des images accompagnant le texte ont durablement hanté mes mornes années d'alors : sur chaque page, le vent soufflait de partout, aurait-on dit, les paysages étaient désolés ou inhospitaliers, il n'y avait que landes de bruyères désertes, forêts ébouriffées, chemins hostiles et de forte pente menant à des grottes profondes ou ruisselantes. Et toujours la mer proche, mauvaise et grise. Il faut dire qu'on était en Basse Bretagne, en ces temps où le duc Guillaume guerroya et vainquit le Prince Harold dans la plaine d'Hastings, où les seigneurs étaient hautains et durs avec leurs gens, où les récoltes étaient maigres. Chacune des images montrait un monde étrangement ingrat et indifférent – pour tout dire décourageant, car sans espoir. Mais, de plus, habité – et même *hanté* – par deux figures terrifiantes et extraordinaires qui semblaient tour à tour se le partager : monsieur le Vent, donc, monstrueusement ailé, perdu dans les plis d'une ample robe

rouge, les joues sans cesse enflées d'on ne sait quelle colère ; et madame la Pluie, aussi grise que les vagues roulant au loin, toujours éplorée et larmoyante, détrempant le monde partout où elle s'attardait.



- 3 On passera sur les épisodes de ce conte, somme toute assez convenu et à la construction étrangement déséquilibrée (la fantasmagorie domestique du début basculant vers la fin dans l'héroïsme et le haut fait militaire – même si le succès de la bataille navale fut obtenu avec l'aide du vent et de la pluie, les amis de la famille...). Mais, revenant sur les planches qui l'illustraient, je m'arrêtais toujours sur celle-ci qui me confondit dès le premier regard et que je découvrais, chaque fois que je feuilletais l'ouvrage, avec un curieux sentiment de malaise. Une sourde crainte parfois même me saisissait lorsque, arrivé à tel endroit du récit, je savais que j'allais retrouver, la page à peine tournée, cette sombre image crépusculaire, avec son long ciel de couchant, égal et surnoisement safrané virant au vert à l'horizon, sur lequel se détachait la masse compacte de la chaumière et de l'homme à cheval qui semblait venir à la rencontre du meunier – l'ensemble noyé dans un même brun sépia, comme celui de la terre grasse que l'illustrateur paraissait avoir lui aussi labourée à larges coups de crayon. Il régnait là – je l'éprouve encore –, dans ce paysage plombé et sans issue, immobile et comme pris dans la tourbe, une diffuse atmosphère de menace, d'un poids presque suffoquant pour ma jeune nuque demeurée de longs moments penchée sur cette scène. Pourtant le cavalier (il s'agissait en l'occurrence de « Monsieur le Baron », de retour de la chasse) ne semblait pas à cet instant trop en vouloir – quoique... –, au paysan qui regagnait son gîte ; et celui-ci, fourbu, les sabots crottés, revenant de chez Monsieur le Vent, était aussi déferent que possible, voire obséquieux, son chapeau ôté et saluant son seigneur, son baril merveilleux fermement tenu sous le bras. Mais malgré le calme apparent de cette fin de jour, on aurait dit qu'un danger imminent pesait sur cette rencontre, comme une menace lourde d'attente et de désenchantement, à l'exemple de la terre que ces deux-là foulaient ; l'air semblait chargé d'humeurs qu'on craignait voir

à tout moment s'épandre sur le monde : tout pouvait en effet dégénérer d'un seul coup, même l'image pouvait entièrement s'embraser, je ne bougeais plus.

- 4 Car il semblait que tout était trop durement réparti entre ces deux seules couleurs qui, pourtant nettement tranchées, paraissaient vouloir se lier pour envenimer la scène en l'exposant au même péril : le soir jaune et l'ombre brune tombaient également sur cette terre pauvre, sur les deux protagonistes et sur la chaumière, comme si ces formes se découpaient là pour m'attirer afin de me noyer, moi aussi, dans leur épaisseur commune. Mais, heureusement, il y avait ce trou dont je n'ai toujours pas parlé, cette trouée de lumière par où enfin s'échapper (s'il n'y avait pas là plus à craindre encore...) : la tache rouge de la fenêtre éclairée, crevant le mur de la maison enténébrée – jusqu'à crever toute l'image, sinon la page entière, tout le livre, même. C'est comme si un feu inconnu, étranger au texte, venait de prendre derrière les apparences, on aurait dit un incendie allumé en dehors de l'histoire. C'était mieux qu'un trésor, cette lueur ardente ; car, évidemment, ça ne pouvait pas être l'humble et vacillante lumière d'une chandelle qui illuminait si intensément la fenêtre, rien qui ne soit l'annonce d'un quelconque réconfort à attendre ou le signe d'une présence amie auprès d'une bonne flambée dans la cheminée. C'était comme une percée vers un brasier continu, ronflant seul dans ce paysage troué, un enfer où la menace pouvait enfin se nommer en brassant de telle manière. La fenêtre se découpait franchement sur le mur comme un parfait rectangle, elle paraissait accrochée sur le mur comme un tableau, sans même chauffer le dos ou les épaules du cavalier ni rougir la croupe de son cheval ; la fenêtre rouge brillait pour elle seule, elle brûlait de sa seule présence, bien plus que le ciel qui semblait maintenant prêt à renoncer.
- 5 Très longtemps, je me perdais dans la troublante rêverie où toujours cette image m'entraînait. Elle me donnait en même temps l'impression que la force qu'elle tirait de l'économie de ses moyens touchait à une confuse idée que je me faisais alors du merveilleux, c'est-à-dire qu'elle m'amenait d'un coup à entrevoir le caractère de gravité et d'égaré que je pouvais obscurément avoir du sentiment de ma présence au monde, les deux gagnés dans le choc, disons « poétique », qu'on reçoit par le simple signal – ici, une ouverture – d'un ailleurs possible. Voilà ce que cette fenêtre a découpé si innocemment, mais si péremptoirement, dans l'épaisseur de l'ombre, en s'ouvrant ainsi sur l'espace d'un lointain encore insoupçonné que je me promettais dès lors de visiter. Mon trop jeune âge ne me permettait pas encore de l'estimer tout à fait ; mais, en ces jours où je connaissais mes premières intempéries, j'en entrevoyais déjà clairement, vertigineusement, toute la profondeur. Et je fermais le livre.
- 6 (Je ne suis d'ailleurs pas tout à fait sûr qu'à ce jour j'ai encore terminé la visite – mais cela est une autre histoire. Ça pourrait même être le sujet d'un autre conte...)

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 20^e siècle

AUTEUR

GÉRARD TITUS-CARMEL

Artiste, poète, écrivain